

Introduction

Grand classique du conte, sur le plan à la fois russe et international, le recueil d'Afanassiev mérite une réédition conséquente en langue française.

Le succès fait aux traductions françaises des *Contes populaires russes* d'Afanassiev¹, désormais épuisées, justifie que l'on procède à une nouvelle édition élargie. La présente publication comporte une cinquantaine de contes inédits. Les notes intègrent quelques variantes inédites et s'appuient sur les commentaires que Barag et Novikov ont introduits dans la dernière édition complète russe, celle de 1984².

Notre introduction reprend ici également les dernières données connues sur la vie et l'œuvre d'Afanassiev ainsi que sur la portée de son recueil. La vie et l'œuvre d'Afanassiev s'effacent généralement derrière son recueil. L'une et l'autre valent cependant qu'on s'y attache.

En effet, en Russie, Afanassiev n'était pas un inconnu. À la fois historien de la civilisation et de la littérature russes, juriste, ethnographe, folkloriste, bibliographe, critique, journaliste, archiviste, étymologiste, connaissant de façon phénoménale presque toutes les langues indo-européennes, Alexandre Nikolaiévitch Afanassiev fut, dans le domaine des sciences humaines, l'un des savants les plus célèbres de son époque.

Afanassiev a décrit son enfance dans des *Souvenirs* publiés en 1872, après sa mort. Il est né, en 1826, dans une petite ville de la province de

1. *Les Contes populaires russes* réunis par Afanassiev (Maisonneuve et Larose, 1988, 1990, 1992 ; réimpression en un volume, 2000 ; traduction : Lise Gruel-Apert). *Nouveaux Contes populaires russes* d'Afanassiev (Maisonneuve et Larose, 2003 ; traduction : Lise Gruel-Apert). Ces traductions avaient pour point de départ l'édition russe de 1958 (*Les Contes populaires russes* d'Afanassiev, Moscou, 1958, sous la rédaction de V. Propp. (*Russkie narodnye skazki Afanas'eva*)).

2. *Les Contes populaires russes* d'Afanassiev, Moscou, 1984, édition russe dirigée par L. Barag et N. Novikov.

Voronège. Il perdit sa mère de bonne heure. Son père était avoué. Afanassiev souligne l'influence qu'exerça sur lui ce père, peu fortuné, mais qui possédait, comme le grand-père du reste, une bonne bibliothèque. Pourtant attentionné, son père n'en met pas moins le jeune Alexandre dans une institution religieuse dirigée par deux popes, les « pères Ivan », dont Afanassiev a laissé un portrait caricatural, et qui sont vraisemblablement à l'origine de son anticléricalisme. En 1837, Afanassiev fut mis au collège de Voronège. Collège et lycée ne lui laissent que des souvenirs mitigés quant à la compétence et à l'humanité des enseignants, lesquels avaient, dit-il, trop souvent recours aux châtiments corporels. Le jeune Alexandre, lui, aimait avant tout la lecture et y consacrait le plus clair de ses loisirs, mettant à profit la bibliothèque familiale. Il fallait l'en arracher. Il parle aussi du plaisir qu'il éprouvait à entendre de vieilles nourrices lui dire des contes.

En 1844, Afanassiev entre à la faculté de droit de Moscou, vraisemblablement sous l'influence de son père. Très vite, il s'attache à la vie universitaire. Ses années d'études sont caractérisées par son goût pour un travail acharné, en dépit de difficultés financières permanentes, car son père l'aidait peu. Il commence dès lors à réunir une bibliothèque qui deviendra colossale.

Sur le plan des idées, Afanassiev appartient à la tendance progressiste du moment, incarnée par l'écrivain Herzen et le journaliste Biéliniski. En 1847, il publie un premier article, sur l'économie de Pierre le Grand, dans la revue *Le Contemporain*. Pour son examen de fin d'études, il fait une conférence portant sur le droit pénal aux XVI^e et XVII^e siècles. Dite devant l'inspecteur général de l'époque (le *revizor* Oouvarov), elle ne lui donne pas le droit de devenir professeur de faculté (probablement pour des raisons politiques).

Afanassiev commence alors à enseigner dans des établissements privés du secondaire. Il y réussit peu, n'ayant pas la fibre pédagogique : d'une gentillesse angélique avec les potaches, il se fait chahuter.

En 1849, la chance lui sourit enfin : il est embauché aux Archives centrales du ministère des Affaires étrangères de Moscou. Il en deviendra même un des principaux conservateurs et le restera jusqu'en 1862. Cette période est pour lui la plus féconde : il publiera de nombreuses archives. Il édite également ses propres articles qui paraissent dans les revues les plus en vogue de l'époque (dont *Le Contemporain* et *Les Notes de la patrie*). Ces articles touchent à l'histoire russe, au journalisme satirique du XVIII^e siècle. Il écrit également de nombreux comptes rendus d'ouvrages.

Ses sujets de prédilection sont la période de Pierre I^{er} et le XVIII^e siècle, puis la mythologie slave sur laquelle il va bientôt se concentrer. À partir de 1850, il commence à réunir et à publier des textes de la tradition orale russe.

Entre 1855 et 1863 paraissent *Les Contes populaires russes* et, en 1859, *Les Légendes populaires russes*. Il rassemble aussi des chansons populaires qu'il transmet pour publication à un spécialiste en la matière, Chéïne.

L'influence des frères Grimm sur lui est incontestable. Il recherche les « racines mythologiques » de la poésie populaire. Il voit dans le conte l'expression de conceptions poétiques anciennes, une forme de pensée cosmogonique, et il l'élève au rang de mythe. Il s'intéresse à un paganisme reconstitué. Sa connaissance des langues indo-européennes (vivantes et mortes) ainsi que sa présence assidue aux Archives lui donnent la possibilité de faire un très important travail comparatif dans l'aire linguistique et culturelle indo-européenne. Il s'efforce de suivre la formation, l'évolution, puis la dégradation progressive des mythes. Pour lui, le conte est un mythe dégénéré. En suivant la théorie « météorologique » de Müller et de Schwartz, il veut voir dans les différents thèmes et figures de contes les représentations de phénomènes naturels, ce qui est aujourd'hui considéré comme dépassé. Il n'en donne pas moins des informations ethnographiques et historiques du plus grand intérêt.

En 1858, Afanassiev édite sa propre revue, *Les Notes bibliographiques*, qui paraît jusqu'en 1861.

En 1853, Herzen, émigré à Londres, lance un appel à tous les esprits « libres » pour qu'ils se fassent entendre grâce à sa revue *L'Étoile du Nord*. Il est avéré qu'Afanassiev et ses collaborateurs firent partie de ses correspondants. Les textes censurés des *Notes bibliographiques* sont régulièrement transmis à Herzen.

En 1859, *Les Légendes populaires russes* paraissent à Londres ; elles sont également publiées à Moscou, mais la censure religieuse en obtient l'interdiction en avril 1860. Ceci n'est que demi-mal puisque tous les exemplaires, à vrai dire peu nombreux, avaient été vendus.

Pendant l'été 1860, Afanassiev voyage en Europe occidentale : il se rend entre autres à Londres où il rencontre Herzen et lui remet des documents impubliables en Russie. Il rentre en octobre 1860 et poursuit ses activités. Ses *Contes secrets* (érotiques, mais aussi anticléricaux) seront envoyés à Genève et publiés peu après sa mort.

En été 1862, une perquisition est menée chez Afanassiev, comme

chez tous ceux qui sont soupçonnés de liens personnels avec Herzen. Bien que la perquisition n'ait pas donné de résultats, Afanassiev se retrouve licencié des Archives.

Pendant quatre ans, Afanassiev ne peut retrouver d'emploi stable et est obligé de vendre son immense bibliothèque. Enfin, il trouve un travail de secrétaire, d'abord à la mairie, puis dans une banque. Tous ces contretemps n'entament pas son enthousiasme et il poursuit ses travaux. Il se concentre désormais sur la mythologie et la tradition orale. De 1865 à 1869, il publie les trois tomes de son immense ouvrage *Les Conceptions poétiques des Slaves sur la nature* (trois tomes de sept cents pages chacun), somme inégalée à ce jour de faits historiques, ethnographiques, mythologiques, portant à la fois sur la Russie, les pays slaves et indo-européens. Il fournit des parallèles dans tout le domaine indo-européen. Les nombreux articles qu'il avait déjà publiés sur le sujet sont à la base de ce travail. Il s'efforce de « reconstruire » les croyances et les us depuis longtemps disparus des Slaves et des Indo-Européens. Son engouement pour le paganisme slave s'affirme. Malgré des développements aujourd'hui dépassés, l'ouvrage est traversé par un souffle épique qui en a fait un livre de référence pour bien des chercheurs et écrivains cherchant à s'ancrer dans une tradition russe ancestrale (Ostrovski, Melnikov-Pétcherski, Blok, Essénine...).

Dans les années 60, Afanassiev acquiert la gloire dans son pays. Quatre fois de suite, ses œuvres sont couronnées par la « Société russe de géographie » de l'Académie des sciences. Il est en rapport avec tous les noms célèbres de l'époque dans son domaine. On pense même qu'il aurait personnellement connu Jacob Grimm. Le savant anglais Rolston¹ lui rend visite, en 1870, dans son appartement moscovite bourré de livres. Il lui donne l'impression d'être un grand travailleur, passionné par son sujet et peu soucieux des intérêts matériels ; il voit en lui un explorateur, mû par le désir de tirer de l'oubli les trésors enfouis dans des chroniques peu lues ou dans la mémoire, encore méprisée, du peuple paysan.

Au moment où Rolston le rencontre, le savant lui fait l'effet d'être en bonne santé, sans aucun signe de la maladie qui allait l'emporter. Tourguéniev, pourtant, écrira à un correspondant en janvier 1872 : « Il y a peu de temps A. N. Afanassiev est littéralement mort de faim, et

1. Rolston est un des premiers à avoir tenté une traduction du recueil d'Afanassiev (W. Rolston, *Russian Folk-Tales*, London, 1873).

on se souviendra de ses apports culturels lorsque nous [lui et son correspondant] serons oubliés depuis longtemps. » Toujours est-il qu'à l'automne 1970 Afanassiev contracte la tuberculose et en meurt l'automne suivant, en 1871.

Son assiduité au travail, sa passion pour la science, son indépendance de jugement sont restées attachées à son nom. Un de ses contemporains lui reconnaît de grandes qualités, franchise, esprit et gaieté, qui faisaient de lui le centre de toute réunion, mais il déclare aussi qu'il avait la réputation un peu vive et qu'elle lui attira des ennuis.

*

Dès le début des années 50, Afanassiev commence à penser à un recueil de contes. Ce genre de publications était encore très rare. L'idée d'en éditer de façon plus substantielle était à l'ordre du jour. Dal, Kiréiéviski y songeaient ; à la Société russe de géographie, on s'interrogeait.

Afanassiev commence par réunir lui-même quelques contes qu'il a collectés dans sa province natale de Voronège pendant les vacances. Il s'adresse bientôt à la Société russe de géographie où est archivée une importante collection, commencée en 1847, et il propose d'en assurer la publication. Deux cent vingt-trois textes lui sont remis. Ils constitueront plus d'un tiers du recueil d'Afanassiev. Afanassiev s'adresse aussi à des collecteurs individuels. À partir de 1855, il est à même de publier des contes en fascicules séparés (il y en aura huit en tout), à mesure de l'arrivée des matériaux. Cette façon de procéder, qui permet au public de disposer des contes le plus rapidement possible, est incompatible avec une quelconque classification. Plus de cinq cent cinquante textes, dont au moins quatre cent cinquante contes, sont ainsi publiés. Chaque fascicule comporte également commentaires et variantes.

Le premier fascicule suscite un grand engouement, et de nombreux collecteurs, improvisés ou plus professionnels, se rallient à l'entreprise. C'est ainsi que Dal, l'auteur du célèbre dictionnaire de la langue paysanne et de proverbes¹, lui envoie plus de mille textes parmi lesquels Afanassiev en choisit deux cents, lesquels vont occuper les quatrième, cinquième, sixième et septième fascicules.

1. Vladimir Dal, *Dictionnaire raisonné de la langue grand-russe vivante*, Moscou, 1863-1869 (V. Dal', *Tolkovyj slovar' velikoruskogo živogo jazyka*) ; Vladimir Dal, *Les Proverbes du peuple russe*, Moscou, 1861 (*Poslovicy russkogo naroda*).

Dans sa province natale, Afanassiev se met en rapport avec un cercle local d'amateurs de folklore (dont Vtorov et Alexandrov-Dolnikov) qui lui envoie un certain nombre de textes : avec ceux d'Afanassiev lui-même, le recueil contient vingt-quatre contes de la région de Voronège. En tout, le recueil d'Afanassiev comporte des contes de plus de trente provinces russes, trois ukrainiennes, une biélorusse.

Dans son choix, Afanassiev a clairement rejeté les textes refaits, livresques, ne correspondant pas au style de la tradition populaire (lequel est, en russe, très reconnaissable par l'existence d'une poésie populaire et épique bien représentée¹).

Afanassiev se pose d'emblée la tâche d'étudier ces contes. Sa deuxième édition (préparée par lui mais publiée après sa mort) inclut des commentaires qui suivent la théorie mythologique. Les critiques des contemporains sont variées. Tout en reconnaissant la haute valeur d'une publication qui ouvre des horizons à la recherche, on lui reproche tantôt d'avoir laissé passer des vulgarités, des répétitions inutiles, d'avoir conservé les dialectes, tantôt d'avoir voulu trop châtier le texte. Il faut dire que l'étude scientifique de la tradition orale ne commence en Russie que justement avec les parutions d'Afanassiev et que tous ces reproches, peu conséquents, marquent surtout l'intérêt éveillé par le recueil.

Un reproche qui, lui, aura son importance pour l'avenir est celui du journaliste Dobrolioubov, publié dans la revue *Le Contemporain*, en 1858 : le recueil d'Afanassiev, dit-il, ne donne pas les circonstances du contage, les conteurs sont absents du texte qui a trop, de ce fait, un aspect de relique. Un peu postérieurement à Afanassiev, Khoudiakov publie les *Contes grands-russes* (1860-1862), où il est tenu compte des conteurs et des circonstances. La collecte est cette fois une vraie collecte au sens moderne du terme, ce qui n'était pas le cas pour Afanassiev. Ce dernier dépendait entièrement de ses correspondants. Certains des textes qu'il publiait étaient déjà archivés depuis plusieurs années, sans indication de date, de lieu de collecte ni de nom du conteur ; d'autres portaient ces indications ; d'autres encore lui ont été directement remis par des collecteurs ; d'autres enfin avaient déjà été publiés.

Les reproches faits à Afanassiev n'avaient donc pas lieu d'être, vu justement les circonstances dans lesquelles son recueil a été rassemblé. Excédé par ces critiques, Afanassiev écrit à un ami qu'il est lassé

1. L. Gruel-Apert, *La Tradition orale russe*, Paris, P.U.F., 1995.

de tout cela et qu'il se lance dans une étude sur le journalisme au XVIII^e siècle (telle était sa façon de se reposer !).

La critique moderne s'est efforcée de mettre au jour la façon de travailler d'Afanassiev. On sait que beaucoup de ses archives ont disparu. Certaines se sont cependant conservées et on a pu constater qu'Afanassiev avait, plus ou moins (tantôt plus et tantôt moins) rédigé les textes, apportant des modifications parfois notables au style, mais pas au contenu. Ces quelques manuscrits conservés montrent qu'il a su inscrire dans une langue écrite, coulante et agréable, les textes inégaux, parfois rocailleux mais contenant aussi des perles, de la langue parlée paysanne.

La question se pose enfin de savoir s'il a assemblé des contes, créant ainsi un texte beaucoup plus long que ceux attestés dans la pratique orale. Il existe, en effet, dans son recueil des contes longs de près de trente pages et l'on a bien l'impression d'avoir affaire à l'assemblage de deux contes (ce qu'on appelle aussi contamination d'un conte par un autre). Il semblerait que ceci se soit produit à partir du moment où Afanassiev publie le matériel fourni par Dal, c'est-à-dire à partir du quatrième fascicule. Cet assemblage serait donc le fait de Dal plutôt que d'Afanassiev. Notons, par ailleurs, que de tels assemblages existent dans l'œuvre populaire paysanne en général et ne sont pas en contradiction avec les lois du contage. Répétons que, vu l'absence d'archives, cette manipulation est vraisemblable plus que démontrée et rien ne prouve qu'elle soit le fait d'Afanassiev lui-même. Quant à la mode de l'époque (prônée par les frères Grimm) consistant à fabriquer une version optimale à partir des différentes variantes, Afanassiev ne s'y est pas livré et ceci est démontré par l'existence des nombreuses variantes qu'il fournit (dont certaines en dialecte ou en ukrainien).

Enfin — et c'est ici que le traducteur, qui n'a habituellement rien à ajouter, peut intervenir — la différence entre le recueil d'Afanassiev et les autres recueils de contes russes, plus tardifs mais aussi plus exacts sur le plan ethnographique, réside dans l'unité du style. Le recueil d'Afanassiev se distingue tout entier par le juste équilibre dont nous avons parlé entre une langue littéraire exacte et une langue parlée plus vive mais aussi plus imparfaite, et par le respect absolu de ces « belles formules épiques » qui faisaient l'enchantement d'Afanassiev avant de faire le nôtre. Un des signes de cette réussite d'Afanassiev est bien le fait qu'il a suscité des traductions dans de nombreuses langues, ce qui n'est pas le cas pour les autres recueils. Le résultat est que l'engouement pour son recueil, qui a touché la

Russie d'abord, s'est ensuite étendu à d'autres pays, et que sa renommée est devenue internationale.

Mais une réussite, c'est toujours une conjonction entre deux ou plusieurs facteurs. Il faut ici parler non seulement de la personnalité d'Afanassiev, savant scrupuleux, à la pointe des toutes dernières recherches dans le domaine des sciences humaines de son époque, passionné par son sujet et excellent styliste, mais aussi de la richesse foisonnante de la tradition orale paysanne russe au moment où il la fixe dans l'écrit. Ceci est démontré non seulement par la multiplicité des publications de littérature orale qui sortent les unes après les autres dans les années qui suivent l'édition du recueil d'Afanassiev, mais par le nombre de variantes que ce dernier contient. Nous avons dit qu'Afanassiev ne s'était pas permis de fabriquer une version optimale. En fait, ceci lui aurait été bien impossible ! Les variantes pour certains sujets (comme *Les Trois Royaumes*, *Le Tsar de l'onde*, etc.) sont si nombreuses, si riches, que le choix ne peut se faire, et que l'idée même de fabriquer à partir de ces textes une version « idéale » est impensable. Aussi peut-on remercier Afanassiev d'avoir instinctivement senti qu'il fallait publier le maximum de variantes, sans toucher au contenu. Notons cependant qu'il a effectivement rejeté certains textes. Notons aussi que, dans ses *Commentaires*, il a fourni d'autres variantes, partielles. Tout ceci donne une idée approximative de ce que pouvait être l'abondance sans fin de la production orale paysanne dans les années qui ont précédé l'édition des *Contes populaires russes*. Un tel foisonnement s'est raréfié dès la fin du XIX^e siècle, ce qui explique aussi l'intérêt moindre des collectes ultérieures.

Somme de contes inégalée à ce jour, le recueil d'Afanassiev a donc toujours joui en Russie d'une grande renommée. Sans parler des éditions partielles et éditions illustrées pour enfants, les éditions complètes (qui comportent de quinze cents à deux mille pages) ont toujours été un événement¹. On compte quatre éditions complètes sous le régime tsariste (1855-1860, 1873, 1897, 1913-1914), trois sous le régime soviétique (1936-1940, 1958, 1984). Propp a été le rédacteur en chef de l'édition de 1958, Barag et Novikov ont dirigé la dernière édition et ont fait une mise à jour tenant compte des dernières recherches bibliographiques et adaptant l'*Index des sujets de*

1. Là non plus, les autres recueils de contes russes n'ont pas joui d'autant d'éditions, surtout complètes.

contes d'Andréiev à l'*Index international* d'Arne-Thompson. C'est cette parution qui est à la base de l'actuelle édition française.

*

La présente publication de la traduction française comportera trois tomes. Nous l'avons dit, elle réunit tous les contes publiés dans les précédentes éditions françaises (parues chez Maisonneuve et Larose) : celles de 1988, 1990, 1992, réimprimées en un seul volume en 2000 ; plus celle de 2003, éditée sous le titre *Nouveaux Contes populaires russes* d'Afanassiev. Une cinquantaine de contes nouvellement traduits sont intégrés à l'ensemble, des variantes inédites figurent dans les *Notes*. Pour complète qu'elle soit, la traduction française n'est cependant pas exhaustive. Il n'est guère utile, en effet, d'ajouter telle variante dialectale ou ukrainienne si elle n'apporte rien au niveau du contenu (l'intérêt linguistique étant de toute façon perdu dans la traduction). Certaines variantes faibles ont aussi été éliminées. L'ordre d'exposition des contes est celui des éditions russes, tel qu'il avait été projeté par Afanassiev.

Le premier tome se divise pour moitié entre contes d'animaux et contes merveilleux. Il comporte soixante-deux contes d'animaux ou assimilés (sur quatre-vingt-douze existant dans l'édition russe complète). C'est dans cette catégorie de contes qu'il a été procédé aux éliminations les plus fréquentes car les répétitions y sont nombreuses. La sélection effectuée reste très représentative.

La tradition du conte d'animaux n'est pas très riche en Russie, mais elle est variée. Cette catégorie de contes contient des textes qui ne sont pas à proprement parler des contes d'animaux. On relève des contes cumulatifs ou randonnées qui ont une composition spéciale avec répétition obligatoire et, souvent, formule qui peut être chantée ; les héros sont des animaux, des objets (*La Petite Galette ronde...*), des êtres humains. Proches des chantefables, ils sont particulièrement appréciés des enfants. Nombre de ces contes avoisinent les fables, et l'on évoque à leur endroit Ésope ou Phèdre, sans pouvoir trancher sur la façon dont a pu se produire la filiation et, même, s'il y a eu filiation. Certains textes remontent à une source livresque vieux-russe : ainsi, les contes sur Grémillon-fils de la Brosse étaient une satire des procès juridiques au XVII^e siècle.

Les véritables contes d'animaux, avec pour héros la renarde, le loup, l'ours, le lièvre..., font moins songer au *Roman de Renart*, plus

élaboré, qu'aux contes d'animaux de la tradition orale (française ou autre). Brefs et naïfs, ils sont souvent basés sur une tromperie, donc sur la présence d'un animal rusé, et d'un autre, trompé. Que la ruse soit le fait d'un animal toujours incarné au féminin, la renarde, donne une nuance particulière à ces contes où la ruse est féminine, la bête masculine. Au niveau de la composition, il faut noter la propension de ces contes à former des chaînes. Propp voit dans ces textes un écho à certains rites des sociétés chasseresses primitives¹ ; d'autres remonteraient au totémisme, comme l'inquiétante chanson « Grince, grince, patte de tilleul » du conte *L'Ours*².

Les cinquante-trois contes suivants du présent tome (sur soixante-deux de l'édition complète en langue russe) sont des contes merveilleux. Quelques grands sujets de l'*Index international des sujets de contes* figurent ici : les enfants chez la sorcière ; la belle-fille (l'orpheline) pourchassée ; les trois royaumes ; le combat avec le dragon ; le fils de roi et son valet ; les spécialistes merveilleux...

Ce sont ces contes (plus un certain nombre du deuxième tome) qui ont servi de corpus à la fameuse étude de Propp, *Morphologie du conte*. Reprenons ses propos : « C'est la lecture du recueil d'Afanassiev et particulièrement de la série de contes sur la marâtre et la belle-fille qui m'a donné le point de départ de *Morphologie du conte*, à savoir que tous ces contes sont semblables parce que les actions des personnages y sont semblables³. » La découverte fondamentale des sept actants du conte (le mandataire, le héros, le faux héros, le donateur, l'adversaire, l'aide magique, la princesse ou l'objet quêté) a été effectuée à partir de ces contes. C'est pourquoi dans notre sélection nous nous sommes efforcé de donner tous les contes sur l'adversaire de la jeune fille pourchassée (la marâtre, le Gel craquant, la baba Yaga, la tête de jument), de façon à bien montrer cette découverte fondamentale : mais tous ces contes sont le même conte !

1. Vladimir Propp, *Le Conte russe*, Moscou, 1984 (V. Ja. Propp, *Russkaja skazka*).

2. Anikine, *Le Conte populaire russe*, Moscou, 1977 (V. P. Anikin, *Russkaja narodnaja skazka*).

3. Vladimir Propp, « Approche structurale et approche historique du conte merveilleux », *Folklore et Réalité*, Moscou, 1976 (V. Ja. Propp, « Strukturnoe i istoričeskoe izučenie volšebnoj skazki », *Fol'klor i dejstvitel'nost'*).